

Je ne suis pas fâché que la périodicité bi-mensuelle de *La Plume* me contraigne à dire parfois mon mot des opéras après tout le monde. Je jouis ainsi par privilège d'une vue d'ensemble sur les opinions de mes contemporains écrivains: c'est instructif et commode. Je n'ai qu'à prendre la moyenne pour me faire une opinion sûrement excellente: il y a tant de substance en ce qu'on écrit sur la musique!

Mais d'abord voulez-vous savoir d'où elle est venue, la gloire de ce petit acte où les dilettanti mondains de quatre parties du monde sur cinq se sont pâmés? D'une citation en justice en paix. Ecoutez cette histoire, connue de l'autre côté des Alpes.... Maritimes, et inédite ici, je crois.

Un très millionnaire éditeur de littératures populaires fut un jour cité en justice de paix par un de ses confrères, éditeur en musique, et condamné à une babiole. Malgré l'insignifiance du fait, le millionnaire ne put digérer cette condamnation (il paraît intolérable à ces gens-là que quelque chose leur résiste), et il se dit: «Ah c'est ainsi! Hé bien, je dépenserai ce qu'il faudra, mais je te ruinerai, je te coulerai, mon bonhomme!» Et le millionnaire se mit à faire de l'édition musicale. Cela ne suffisait pas parce que le concurrent avait la propriété de partitions au succès consacré, qui tenaient les scènes italiennes, et par conséquent accaparaient la meilleure vente et les droits de représentation. Il fallait *inventer* des gloires nouvelles et les lancer. Le jeune Pietro Mascagni se trouva la tout à propos, avec sa légende attendrissante (et fondée en fait) de pâtre compositeur. D'où le débordement de réclame, le lançage forcené dont nous avons vu le résultat dans les cinq parties du monde au complet.

J'ai tenu à conter l'anecdote, parce que, comme les choses se passent d'une manière déplorablement analogue autour de nos théâtres, il faut avoir le courage de montrer à quel point nous sommes «cramponnés», bernés, joués (?). Nos jouissances artistiques dépendent de choses pareilles.

Voilà toute la critique musicale qu'il conviendrait peut-être de faire de la *Cavalleria Rusticana*, à la distance ou nous sommes de la première, et après tout ce qu'on en a dit. Cependant je tiens à m'associer à mes confrères: l'opéra est presque aussi mauvais que possible. Une chute, un tour, un effondrement: c'est entendu. Mais tout vulgaire, plagiant, mal écrit et orchestré avec des sabots, qu'il soit, l'acte vaut autant que tant d'autres pauvretés qui ont fourni carrière honorable. Il vaut mieux que le *Paul et Virginie* de Massé n'est-ce pas? Et ce n'est pas surtout parce qu'elle est réellement détestable qu'on a traîné dans la boue cette première œuvre d'un enfant, avec un si joyeux ensemble. Le déroulédisme existe aussi pour la musique. Ce monstre, il faut voir comme il s'est présenté en liberté, à propos du minuscule ouvrage! Cela est savoureusement triste. Prenons dans la foule un exemple aux deux extrémités de la presse: un courageux périodique littéraire, auquel toutes nos sympathies sont acquises, *Art et Critique*, et, à l'autre bout, le *Petit Journal*; M. Alfred Ernst et M. Léon Kerst.

Je demande pardon à M. Ernst, dont nous nous plaignons à reconnaître la compétence et la respectabilité littéraire, de paraître le mettre un instant en parallèle avec un M. Kerst que, pour notre honte, le *Petit Journal* laisse opérer, et écrire (entre autres!) que «le criterium esthétique de l'art dramatique, c'est la caisse des théâtres.» Il n'existe entre M. Kerst et M. Ernst qu'une assonance de noms et, pour une fois, de chauvinisme. M. Ernst imprime, à propos de la *Cavalleria*, succès en Italie, four à Paris, les mots: «ce stupide public italien». Seigneur! Le public italien ne saurait être plus.... public que le nôtre. Il y a dans les grands centres de là-bas, nous le savons, de petits groupes de gens dignes de l'art: ils se réunissent et donnent leur argent et leur temps sans trop compter, afin de monter avec religion, des œuvres de maîtres, ou à tendances hautes, que nous n'entendons pas à Paris. Et puis, il y a *les autres*, qui s'ébrouillent au hasard, au gré des modes. Comme chez nous. Enfin, dans le cas présent, notre chauvinisme serait en mauvaise posture: La *Cavalleria* se jouera encore demain, quand la très réelle indisposition de M<sup>lle</sup> Calvé aura pris fin, et rien ne prouve que cela ne doive pas continuer.

Quant à M. Kerst: «Il est bon parfois que la grande voix sonore et autorisée de Paris, réduite à leur exacte proportion....» «L'idole était d'argile. D'un simple haussement d'épaules nous l'avons frôlée et elle s'est écroulée....» «Tout simplement, le goût français est d'une essence particulière et unique... une vessie reste pour nous une vessie....» La lanterne suit.

N'y aurait-il pas de quoi nous rendre ridicules dans les autres parties du monde déjà nommées, si le monsieur signataire appartenait si peu que ce fût à la littérature? Hé bien, à l'énormité près, voilà quelle note a dominé dans le concert d'éreintements.

// 104 // Que la pièce de Verga, parfaitement nommée *l'Honneur chevaleresque au village*, réussit, en tant que pièce, je n'en serais nullement étonné. C'est la seconde fois qu'on la monte à Paris, et la première version, très littéraire, qu'en a donnée M. Barbavara au Théâtre-Libre, n'a pas été comprise du public spécial des premières; mais le public ordinaire de l'Opéra-Comique m'a paru au contraire goûter la concision brutale et le relent sauvage de cette petite histoire d'amour sicilien, interrompue aussitôt par un coup de couteau du mari, après morsure d'oreille, suivant l'usage. Du sang et du drame sont pour faire passer n'importe quelle musique, et celle-ci, avec ses défauts, ne manque point de sens dramatique. Il ne faut pas perdre de vue que, pour le public, le drame et le spectacle sont presque tout dans un opéra. La musique, quantité quasi négligeable. C'est le drame de la Saint-Barthélemy et «je suis une femme qui l'aime!» qui ont mis et maintenu les *Huguenots* au répertoire, ce n'est point Meyerbeer. Spectacle, drame, voilà le bilan musical. Il faut voir, à l'Opéra surtout, combien cela est vrai. J'assistais l'autre soir à la représentation de *Lohengrin* où M. Colonne a tenu, très honorablement, le bâton pour la première fois. C'était un confortable vendredi, qu'illuminait la présence de la belle M<sup>lle</sup> Gauthereau et le croissant d'or qui domine et explique son célèbre profil de Diane. Or, toutes les fois que le dialogue s'interrompait pour laisser la parole à l'orchestre, si important chez

Wagner, le caquetage des loges, galeries et parquet commençait à bourdonner. Impossible d'entendre un alto. Et quand le Cygne est arrivé, le hiératique cygne au col immobile, toutes les épaules nues se sont penchées hors des loges, se communiquant leurs impressions d'épaules. Allez donc essayer de la mélodie continue, et rêvez des actes qui soient *uns*.

Et au Théâtre d'Art, la tenue de notre «intelligent public», hier! Toute la salle debout et regardant le bon M. Sarcey dans le blanc des yeux, l'interpellant, lui riant au nez. Une assemblée de gamins, blagueurs, mal élevés, sans aucune faculté de jouissance ou de compréhension réelle, de mauvais ton et de mauvais goût. Pendant ce temps-là on jouait une œuvre extrêmement curieuse, un drame d'un contemporain et inspirateur de Shakespeare, le *Faust* de Marlowe, dont je ne dis rien, parlant ici de pièces à musique.

Après *Faust*, on nous a donné très tardivement les *Flaireurs*, trois tableaux d'une saisissante impression, avec musique de scène de M. Duteil d'Ozanne. Je suis forcé de dire en un mot tout le bien que je pense de cette musique: je ne me rappelle pas avoir entendu l'action d'un orchestre se lier aussi étroitement et d'une manière aussi parfaite à l'intime sens d'un drame. Pas même à l'*Arlésienne* de Bizet, si supérieure à d'autres égards. Outre les mélodrames proprement dits, la partition des *Flaireurs* compte deux ou trois morceaux, introduction, entr'acte, d'un art personnel et exquisément pénétrant. Nous n'avions rien entendu encore de M. Duteil d'Ozanne; il promet. La pièce de M. Lerberghe, un Belge, pouvait être signée Maeterlinck. Ce dernier, modeste, écrit que M. Leberghe l'a précédé dans sa voie. En réalité, *l'Intruse*, les *Aveugles* et les *Flaireurs* se ressemblent comme des sœurs. Elles donnent toutes trois la sensation suraiguë de la présence réelle de la mort, elle nous en font baiser le mystère sur la bouche, elles rendent sensible l'invisible et effarante accession de la mort.

Une pièce ne peut guère être jouée plus parfaitement que ne l'ont été les *Flaireurs*. Nous sommes habitué à l'énergie de M<sup>lle</sup> Camée dans la passion dramatique, à la justesse de son expression, à l'imprévu de ses trouvailles de geste et d'intonation dans la simplicité et la vérité; nous ne l'avions pas encore vue approcher de la perfection à ce point, elle ne nous avait pas encore donné une émotion de cette force. En ce rôle difficile à varier, puisqu'il ne compte que deux éléments, la piété filiale et une terreur incisive, paroxyste dès le début. M<sup>lle</sup> Camée a su ménager une progression savante jusqu'à l'explosion dernière d'effroi, quand la voix de l'homme au cercueil et ses coups à la porte accompagnent chez la mère la fin de l'agonie. Une artiste vraie, M<sup>lle</sup> Suzanne Gay s'est montrée aussi très artiste dans le rôle de la mère. Elle a nuancé avec une grande justesse l'indécis mélange de rêve, de délire et de souffrance de la mourante, et bien rendu la progression décroissante vers la faiblesse de la fin. Elle nous a fait comprendre, rien que par une intonation, ce qu'est «la Dame du château qui vient à cheval», qu'on attend.

Les chœurs angéliques qu'a écrit M. Ernest Chausson pour la *Légende de Sainte-Cécile* de M. Bouchor, nous ont semblé de valeur inégale.

*LA PLUME*, 15 février 1892, pp. 103-104.

En général ils sont d'une couleur trop moderne. Leurs mélodies rappellent parfois le faire mou, flasque de l'école Massenet, d'autres fois le cantique. D'autres chœurs s'élèvent davantage, et, partout, on sent un musicien de talent. Mais il est mal servi par ses interprètes: la *Légende* est chantée, médiocrement, par une voix d'un certain charme, experte, mais fatiguée, et par d'autres, insuffisantes.

**LA PLUME, 15 février 1892, pp. 103-104.**

Journal Title: LA PLUME

Journal Subtitle: None

Day of Week: Monday

Calendar Date: 15 FÉVRIER 1892

Printed Date Correct: Yes

Volume Number: 68<sup>e</sup> VOLUME

Pagination: 103 à 104

Title of Article: CRITIQUE MUSICALE

Subtitle of Article: **Opéra-Comique:** *La Cavalleria Rusticana*, drame lyrique en un acte, d'après Verga, musique de M. Pietro Mascagni. – **Théâtre d'Art:** *Les Fleurs*, de M. Lerberghe, musique de M. Duteil d'Ozanne. – **Petit Théâtre:** Chœurs et soli de M. Ernest Chausson, pour *La Légende de Sainte Cécile*, de M. Bouchor.

Signature: ADRIEN REMACLE

Pseudonym: None

Author: Adrien Remacle

Layout: Internal main text

Cross-reference: None